

ARTICLE IV.

Réfutation des erreurs actuelles sur la création
en général.

Exposé des erreurs actuelles sur la création. — La matière n'est pas éternelle. — En quoi consistent le système de la génération spontanée et le darwinisme.

280. — Exposé des erreurs actuelles sur l'existence de la création.

Tout ce que nous apprend la Genèse sur l'origine du monde est nié par les incrédules de nos jours. Il est donc nécessaire de défendre contre eux la véracité du récit mosaïque. Non seulement ils rejettent l'accord de la science avec la révélation, mais ils nient jusqu'au fondement même de la révélation et jusqu'à l'existence de la création. Ils prétendent : 1° que la matière est éternelle; 2° que la vie s'est dégagée de la matière par ce qu'on appelle génération spontanée; et 3° que les êtres supérieurs sont sortis des êtres inférieurs par une série d'évolutions et de transformations nécessaires, d'où le nom de transformisme donné à ce dernier système, qu'on appelle aussi darwinisme, de son principal inventeur, Charles Darwin. Nous allons réfuter l'une après l'autre chacune des affirmations des ennemis de la révélation mosaïque.

§ I. — DE L'ÉTERNITÉ DE LA MATIÈRE.

281. — La matière n'est pas éternelle, mais créée.

Nous n'avons pas besoin de nous arrêter longtemps à démontrer qu'il est impossible que la matière soit éternelle. Il n'existe pas d'effet sans cause; la matière étant un effet, puisqu'elle est finie et imparfaite, doit avoir une cause qui est Dieu, l'être infini et parfait. Elle n'est donc pas éternelle, car tout effet a un commencement. De la fausseté de ce point de départ résulte la fausseté de tout le système des ennemis de la cosmogonie biblique; car serait-il vrai que la vie a pu devoir son apparition à la génération spontanée et à la transformation lente et graduelle des êtres, ils n'expliquent rien, dès lors qu'ils ne peuvent expliquer l'origine de la matière.

« La création, dit un des coryphées du matérialisme athée, M. Draper, repose sur un acte arbitraire [ou un caprice] de Dieu; l'évolution, sur la domination universelle de la loi. » Il est faux que la création soit un acte arbitraire, elle est un acte libre, mais serait-elle un acte arbitraire, elle serait compréhensible, parce qu'un être, même agissant par caprice, est une cause. Au contraire, une loi qui existe sans législateur et qui a la vertu de produire des effets sans cause est *verbum sine re*, un non-sens.

§ II. — DU SYSTÈME DE LA GÉNÉRATION SPONTANÉE.

282. — Exposé et réfutation du système de la génération spontanée.

1° On entend par système de la génération spontanée le système qui admet la production d'un être nouveau sans intervention de parents (1). Elle a été imaginée depuis une haute antiquité pour expliquer l'apparition d'êtres dont l'origine était inconnue. Aristote l'acceptait pour les mollusques, les chenilles, etc. (2). Au xvii^e siècle, on croyait encore que la chair corrompue du taureau produisait des abeilles, et celle du cheval, des guêpes, etc. Les progrès des sciences naturelles ont montré que toutes ces croyances n'étaient que des fables. L'hétérogénie a été chassée successivement de toutes les branches du règne animal. Ceux qui la soutiennent encore ne la proposent plus que pour expliquer l'origine des infusoires, c'est-à-dire d'animaux microscopiques qui apparaissent dans tous les liquides, dans certaines moisissures, etc. D'après MM. Pouchet, Joly et autres, les infusoires sont le produit d'ovules *spontanés*.

2° M. Pasteur a réfuté leurs assertions par l'expérience. Il attribue la production des infusoires, non à des œufs spontanés, mais à des œufs ou des germes très ténus et répandus

(1) Sur la génération spontanée, voir Mgr Meignan, *Le monde et l'homme primitif selon la Bible*, ch. VII, p. 167 sq.; Reusch, *La Bible et la nature*, leçon XXV, p. 413.

(2) Les Pères et les théologiens scholastiques ont admis la génération spontanée à la suite d'Aristote et des auteurs anciens. Voir S. Th., I, 91, a. 2; cf. 114, a. 4, ad 2^{um}.

dans l'air, sur la terre et dans les eaux. Si, au moyen d'une forte élévation de température, on détruit ces germes, les infusoires ne se produisent pas, preuve que les animalcules ne sont pas spontanément engendrés dans les liqueurs putrescibles, mais qu'ils y sont apportés d'ailleurs et qu'ils y trouvent seulement un milieu favorable pour leur éclosion. — Les expériences postérieures d'un célèbre matérialiste anglais, M. Tyndall, ont pleinement confirmé celles de M. Pasteur.

3° L'admission de la génération spontanée, dans le sens restreint que nous avons exposé, n'est pas en contradiction nécessaire avec la Genèse, parce qu'elle n'implique pas la négation de la création en général. Mais elle est contraire à la révélation, quand on l'applique, comme le font les athées et la plupart des matérialistes contemporains, aux premiers êtres qui ont paru dans le monde, et qu'on prétend rendre compte par ce mot, qui dans leur bouche surtout, ne signifie rien, de l'origine de l'univers (1). Ce système est la négation du principe même de causalité, puisqu'il admet des effets sans cause, et il est, de plus, contraire à tous les résultats les plus certains de la science, qui établissent que rien ne commence que par une intervention extérieure ou par le développement de principes qui existaient préalablement d'une manière quelconque.

§ III. — DU DARWINISME.

283. — Exposé du darwinisme.

1° Le *darwinisme*, ainsi appelé du nom de son auteur, M. Darwin, porte aussi le nom de théorie de l'*évolution* ou

(1) Hæckel admet comme origine de tout l'univers une parcelle de protoplasme qu'il appelle *monère* et qui est produite par génération spontanée. Ce *monère* devient cellule et se transforme en *amoeba*; l'*amoeba*, après avoir traversé seize nouvelles étapes de la vie animale, devient un *prosimia* ou demi-singe; le *prosimia* devient un *menocerca* ou singe à queue; le *menocerca*, un singe *anthropoïde*, comme le gorille; le singe *anthropoïde*, un singe-homme, et le singe-homme, l'homme. Voir sur le *monisme*, *Études religieuses*, janvier 1877.

du *transformisme*, comme nous l'avons dit, parce qu'il prétend expliquer l'origine de tous les êtres par des évolutions ou transformations successives (1).

2° Le système de Darwin peut se réduire à cinq points principaux : 1° Chaque individu est changeant; il n'existe pas deux individus parfaitement semblables = *variabilité des individus*. 2° Les caractères particuliers qui sont propres aux parents peuvent être transmis à leur postérité = *hérédité*. 3° La vie de l'individu dépend du milieu dans lequel il est placé : elle dure, si le milieu lui est favorable; elle ne dure pas ou s'amointrit, si les circonstances extérieures lui sont nuisibles ou peu propices. Dans la nature, les faits se passent comme dans l'humanité : elle exerce une sorte de *sélection naturelle*, elle conserve les individus qui sont doués des propriétés convenables, elle laisse périr les autres; les individus eux-mêmes sont en guerre, pour ainsi dire, les uns contre les autres, et la *concurrence vitale* ou *lutte pour l'existence* (*struggle for life*) est une condition de l'existence même. 4° Entre les parties diverses de l'organisme animal, il existe une *corrélacion*, c'est-à-dire une dépendance telle que le changement d'une partie amène à sa suite le changement de l'autre. 5° Enfin l'organisme se modifie aussi de manière à *s'adapter* au milieu dans lequel il est placé.

3° Les principes qui précèdent sont vrais dans un sens relatif, mais non dans un sens absolu. Il est incontestable que des *variétés* accidentelles dans les individus se transmettent par l'*hérédité*; il l'est de même qu'il existe une sorte de *lutte pour l'existence*, et qu'il y a, jusqu'à un certain point, une *corrélacion* de croissance entre les parties diverses de l'organisme. On peut admettre enfin, dans certains cas, une sorte d'*adaptation* au milieu.

(1) Sur le darwinisme, on peut voir l'abbé A. Lecomte, docteur ès sciences naturelles, *Le Darwinisme et l'origine de l'homme*, 2^e édit. Bruxelles et Paris, 1873; Mgr Meignan, *Le monde et l'homme primitif selon la Bible*, 1869, ch. VII, p. 167 sq.; Reusch, *La Bible et la Nature*, traduction de l'abbé Hertel, leçon XXVI, p. 429 sq. — Il faut observer qu'il existe des transformistes modérés, qui repoussent l'interprétation darwiniste de la théorie de l'évolution.

4° Mais ce qui est vrai dans un sens relatif ne l'est plus dans un sens absolu, en ce qui concerne la variabilité (1), la sélection naturelle, la lutte pour l'existence, la corrélation des organes et surtout l'adaptation au milieu. L'action de tous ces principes modificateurs est limitée : elle ne franchit pas les bornes de l'espèce. L'erreur de M. Darwin consiste à ne pas tenir compte de ces bornes, au moins quant aux conséquences qu'il tire. Il confond les races et les variétés avec les espèces. On entend par *espèce* une collection d'individus qui ont un certain nombre de qualités communes et essentielles, indéfiniment transmissibles par génération ; par *variété*, un groupe d'individus qui ne se distinguent que par des qualités accidentelles, lesquelles peuvent disparaître. Pour les darwinistes, il n'y a point de propriétés essentielles, il n'y a que des propriétés accidentelles. Ces propriétés accidentelles doivent leur première origine à la tendance des individus à la variabilité. Elle sont devenues durables dans les races par la *sélection naturelle*, faite par la nature elle-même, ou par la *sélection artificielle*, faite par les éleveurs, comme dans la formation des races de pigeons, qui s'élèvent aujourd'hui à 150. L'hérédité fixe dans la progéniture les qualités accidentelles des parents.

Partant de là, Darwin admet seulement quatre ou cinq types primitifs d'animaux et quatre ou cinq types primitifs de végétaux, d'où dérivent tous les végétaux et les animaux par des transformations successives et une gradation ascendante qui va de l'imparfait au plus parfait, et jusqu'à l'homme.

(1) « J'ai pris la peine de comparer entre eux des milliers d'individus de la même espèce, j'ai poussé dans un cas la minutie jusqu'à placer les uns à côté des autres vingt-sept mille exemplaires d'une même coquille dont les espèces congénères (le genre *neritina*) sont fort voisines les unes des autres. Je puis affirmer que sur ces vingt-sept mille exemplaires, je n'en ai pas rencontré deux qui fussent parfaitement identiques ; mais, sur ce grand nombre, je n'en ai pas non plus trouvé un seul qui déviât du type de l'espèce au point d'en laisser douteuses les limites. » L. Agassiz, *De l'espèce et de la classification en zoologie*, trad. Vogeli, 1869, p. 379-380.

Les disciples de Darwin, poussant son système jusqu'au bout, n'admettent primitivement qu'une sorte d'atome, produit par la génération spontanée, et appelé *monère* par Hæckel. De ce monère sont venus tous les êtres sans exception, l'homme compris, en passant par le singe.

283 bis. — Réfutation du darwinisme.

Théoriquement parlant, et en raisonnant sur les possibilités, non sur les faits, il est certain (si l'on met de côté la génération spontanée du premier être, laquelle est impossible), que Dieu aurait pu créer le monde d'après le système transformiste, c'est-à-dire créer un seul être capable de se développer graduellement et de produire les organismes divers de tous les êtres actuellement existants.

1° Mais là n'est pas la question. Il ne s'agit pas de savoir ce qui aurait *pu* être, mais ce qui *est* en réalité. Or, le *fait* est en contradiction avec la doctrine darwinienne. Elle ne peut alléguer aucune preuve directe de la transformation des espèces ; elle est obligée de reconnaître qu'il existe beaucoup de lacunes entre les différents genres et que le passage de l'un à l'autre, par degrés insensibles, passage que réclame le système, n'est pas démontré : elle affirme donc comme réel ce qui est seulement possible, quoique *a posse ad actum non valeat consecutio*.

2° Non seulement le darwinisme affirme au delà de ce qu'il peut prouver, mais il est en contradiction flagrante avec les faits les plus avérés. Ces faits sont d'abord la stabilité des types spécifiques, confirmée par les écrits des anciens et les découvertes paléontologiques.

« Si l'origine des espèces n'est pas un fait primordial, mais accidentel, la *géologie*, déroulant devant nous l'histoire des êtres qui ont successivement peuplé notre globe pendant un nombre incalculable de siècles, doit pouvoir nous montrer la trace des modifications graduelles qu'ils ont subies. Si, au contraire, les espèces, loin de se modifier, restent les mêmes ; si jamais nous ne les voyons changer, quoique les circonstances subissent des changements considérables ; en

un mot, si les limites qui les séparent persistent, si elles demeurent infranchissables, tellement qu'on ne puisse citer un seul cas bien constaté du passage de l'un à l'autre, n'est-ce pas la preuve manifeste, fournie par la géologie, que Moïse a dit vrai, quand il a dit que Dieu créa les plantes et les animaux *selon leur espèce* (1) ? »

« [Or], en comparant les espèces animales et végétales qu'on a recueillies [dans les hypogées d'Égypte], à celles qui vivent de nos jours, on n'a jamais trouvé aucune différence... Soit chez les plantes, soit chez les animaux, on a pu souvent étudier les parties les plus délicates du squelette, et constater qu'elles n'ont pas changé. Quant au squelette, Darwin lui-même reconnaît qu'il est resté le même depuis la fin de la période glaciaire, et l'on pourrait remonter encore plus loin pour certaines espèces (2). »

« Nous avons beau fouiller les entrailles de la terre, dit M. Pozzy, parcourir toute la série des couches fossilifères pour y trouver la trace de ces transformations graduelles qui seraient l'origine des espèces, nous ne l'y découvrons nulle part. Ce que ces espèces étaient au début de leur existence, elles l'ont toujours été, aussi longtemps qu'a duré leur vie. Cette vie n'a pas été la même pour toutes. Les unes n'ont vécu qu'un temps limité, tandis que les autres se sont conservées depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours, comme les lingules, par exemple, qui peuplaient déjà les océans cambriens et siluriens, et qu'on retrouve encore dans nos mers actuelles. Mais, que leur apparition sur la terre ait été longue ou courte, toujours est-il qu'elles se présentent à nous constamment dans les mêmes formes et revêtues des mêmes caractères. Les preuves surabondent.

(1) « Quand nous parlons de la permanence des espèces, nous n'entendons pas dire qu'elles ne sont pas variables, mais seulement qu'elles ne sont point transmutables, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent point passer d'un type à un autre type. » Pozzy, *La Terre et le récit biblique de la création*, 1874, p. 354.

(2) De Quatrefages, *Charles Darwin et ses précurseurs français, étude sur le transformisme*, 1870, p. 176-177. Cf. L. Agassiz, *De l'espèce et de la classification en zoologie*, trad. Vogeli, Paris, 1869, p. 380.

» Déjà l'*archéologie* nous en fournirait de suffisantes... On a retrouvé sous les laves qui ont recouvert Herculanium et Pompéi, vers l'an 79 de notre ère, une collection de coquilles dans la maison d'un peintre, et dans la boutique d'un fruitier, des vases remplis de châtaignes, d'olives et de noix, en parfait état de conservation. Or, malgré dix-huit siècles écoulés, on n'a point constaté de changements appréciables entre ces formes et celles d'aujourd'hui. — Aristote vivait il y a plus de deux mille ans. Depuis, les animaux et les plantes ont-ils changé? Nullement. Les descriptions extérieures et anatomiques qu'il en donne sont si exactes, qu'on les croirait tracées par la main d'un naturaliste de nos jours. — En comptant le nombre des couches concentriques d'un tronc d'arbre, on arrive à déterminer l'âge de la souche originelle. On a ainsi calculé que le boabab du Cap-Vert, mesuré par Adanson, aurait cinq mille ans de durée; le célèbre sequoia de Californie, dont la cime s'élève à plus de cent mètres, dont la circonférence en mesure trente à la base, végéterait depuis six mille ans. Eh bien! entre ces végétaux d'une longévité si remarquable et ceux d'un âge tout récent, et de la même espèce, qui croissent à côté, impossible de découvrir des différences importantes. — Des découvertes multipliées, faites en divers temps, établissent aussi de la manière la plus positive que, depuis cinq ou six mille ans, — en supposant que les échantillons les plus anciens ne remontent qu'à la quatrième dynastie (1), — les animaux et les plantes dont on a trouvé les débris dans le sol et les monuments de l'ancienne Égypte sont restés les mêmes. Ne sont-ce pas là des preuves, dignes tout au moins de considération, en faveur de la fixité des espèces?

» Celles que nous fournit la *géologie* sont plus décisives encore. Au dire d'Agassiz, l'extrémité méridionale de la Floride aurait été formée par l'accumulation des polypiers des mers tropicales, et il a calculé que ce travail n'a point exigé moins de deux cent mille ans pour s'accomplir (2). Certes, si les

(1) A. Mariette-Bey, *Aperçu de l'histoire ancienne de l'Égypte*.

(2) *De l'espèce et de la classification en zoologie*, p. 80.

espèces sont susceptibles de se transformer avec le temps, une durée de deux cent mille ans aurait bien dû suffire pour une telle transformation. Eh bien! non. Entre les êtres qui forment les bancs les plus récents de ces récifs et les zoophytes dont l'agrégat en soutient les premières assises, il n'y a pas la moindre différence. — L'homme primitif a été le contemporain du mammoth; il remonte même au delà, jusqu'à l'âge de l'ours des cavernes. Cependant les débris qui attestent son existence ne révèlent aucune modification subie dans le cours des siècles; l'identité est telle que ces débris ont pu être facilement reconnus, et cela, remarquons-le, quoique les circonstances de milieu aient été modifiées de la manière la plus profonde, dans les contrées où ces restes sont enfouis. La même conclusion ressort de la comparaison de la flore glaciaire avec celle des temps actuels. On a découvert, près de Hohenhausen, dans le canton de Zurich, au sein de marais tourbeux, toute une population végétale des anciens âges. Ces débris sont encaissés dans des lignites dont la formation a dû avoir lieu, au dire de certains géologues, entre deux périodes glaciaires. L'if, le pin silvestre, le mélèze, le bouleau, le chêne, l'érable, le noisetier même, avec ses deux variétés, ont été reconnus dans ces formes végétales d'un âge géologique certainement antérieur au nôtre; on les a comparées avec les formes végétales de la même espèce, qui croissent encore aujourd'hui, et l'on n'a point trouvé de différence. Ces faits, qu'il serait très facile de multiplier, sont très accablants pour la théorie de Darwin; ils montrent, jusqu'à l'évidence, qu'au point de vue géologique, elle est non seulement sans fondement, mais encore qu'elle est insoutenable (1). »

3°. L'explication de l'origine des espèces par des *variations* accidentelles ou fortuites est aussi inacceptable. L'existence réelle de l'espèce est certaine : elle consiste essentiellement dans deux notions, celle de la ressemblance et celle de la

(1) Pozzy, *La Terre et le récit biblique de la création*, 1874, p. 354-357.

filiation (1). On peut la définir, comme nous l'avons vu plus haut, un ensemble d'individus, possédant des caractères communs, qu'ils transmettent par voie de reproduction à d'autres individus, capables de conserver ces caractères fondamentaux, tout en étant susceptibles de variations secondaires.

« L'action de l'homme, variée, continue, profonde, s'arrête aux appareils de la vie extérieure; elle n'a jamais transformé les types, elle n'en a jamais effacé les traits distinctifs... Les lois de la constitution des races, de l'hérédité, de la procréation, concourent à la fois à établir l'unité, la solidarité spécifique... La durée [des races] est conditionnelle et souvent éphémère, le retour au type des ancêtres d'autant plus facile qu'elles sont plus récentes... Mais la plus haute expression de l'unité dans l'espèce, est la génération qui marque et mesure l'intervalle entre les types distincts. On ne voit point les espèces se mêler, se croiser indistinctement entre elles; on ne connaît point de suites intermédiaires indéfiniment, régulièrement fécondes; autant les espèces sont séparées et les types intermédiaires irréalisables, autant sont productives et faciles les unions entre individus distincts du même groupe spécifique » (2).

Concluons. Le darwinisme est par conséquent contraire à tous les faits les mieux constatés; c'est une pure hypothèse sans fondement, en le prenant dans un sens restreint, c'est-à-dire en tant qu'il ne s'occupe pas de l'origine des êtres; c'est une erreur condamnée tout à la fois par la philosophie, la théologie et l'histoire naturelle, en le considérant tel qu'il est accepté, pour expliquer l'origine de tous les animaux, par les athées qui admettent l'éternité de la matière.

(1) De Quatrefages, id., p. 219 sq. Cf. id., *Unité de l'espèce humaine*, 1861, p. 34 sq.; Agassiz, *De l'espèce et de la classification en zoologie*, ch. II, § 6, p. 261 sq.

(2) E. Faivre, *Variabilité des espèces et ses limites*, in-12, Paris, 1868, p. 180-181.